

VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

(Suite)

— Comme vous avez fait, madame Mainfroy, quand vous vous faisiez conduire en canot jusqu'aux rapides de Ste Anne pour venir à ma rencontre, hein !... Et monsieur Mainfroy appliqua un baiser sur le front de sa femme. Vous avez fait votre toilette ; il faut que je me prépare moi aussi pour le bal ; madame Blondeau a invité tout la ville, pour annoncer le mariage de ses deux filles. Quelle joie ! Léon arrive, Victor et lui se marient avec les deux plus belles filles du Canada ; voilà du bonheur ou il n'y en a point. J'ai soixante-dix ans, mais, diable je voudrais être à la place de mes deux fils.

— Vous serez toujours aussi fou qu'à vingt ans, répartit madame Mainfroy ; puissent vos vœux s'accomplir et je serai aussi heureuse que vous. Monsieur Mainfroy sortit en dansant, et madame Mainfroy détacha son chapelet de sa ceinture et commença à rouler ses grains de pierre bleue entre ses doigts.

III

D'un autre côté madame Blondeau était grandement occupée des préparatifs de la fête qu'elle donnait le soir ; elle voulait y mettre toute la splendeur que ses moyens lui permettaient. Aussi avait-elle dépêché des gens de tous les côtés, pour se procurer des fleurs et des rameaux verts, afin d'en orner toute sa maison, qui du reste était fort spacieuse et une des plus belles de ce temps-là, à Montréal.

Madame Blondeau était veuve depuis plusieurs années ; son mari, qui faisait la traite dans les pays hauts, avait péri d'une manière tragique.

Les sauvages l'avaient attaqué un jour, près du grand portage, et malgré la vigoureuse défense du parti de coureurs de bois qui l'accompagnait, il avait été pris et brûlé par les Chipouais.

Cette mort affreuse avait plongé madame Blondeau dans une douleur, que des torrents de lar-

mes purent à peine assoupir, après de longues années de deuil ; et il lui en était toujours resté depuis, une mélancolie triste mais douce, qui n'était distraite que par l'amour de ses deux filles, à qui chaque instant de sa vie était consacré.

Mais le jour dont il s'agit elle était d'une gaieté et d'une confiance qui compensaient bien des années de douleurs et de regrets.

Elle voyait en effet s'ouvrir devant elle une ère de bonheur, de gloire, si l'on peut appeler de ce nom cet orgueil qui ravit le cœur d'une mère, à l'idée que les vœux de ses enfants, et les siens s'accomplissent, et que la famille va s'accroître de deux gendres qu'elle se plaît à reconnaître comme les hommes les plus honorables et les plus accomplis que ses filles pussent désirer avoir pour époux.

Aussi quand le matin même monsieur Mainfroy était venu lui annoncer que Léon venait d'arriver à St-Jean et que le soir même il serait de retour à Montréal, madame Blondeau s'était pres que pâmée de joie.

La nouvelle que le gai vieillard lui apportait lui était pas positive ; il avait seulement appris d'un sauvage qu'il avait rencontré sur le marché qu'un jeune homme de grande taille, aux cheveux noirs et aux yeux gris était arrivés à St-Jean, et avait dit qu'il arriverait le soir même chez lui, monsieur Mainfroy, quelque mauvaise que fut la traversée.

Madame Blondeau s'était de suite douté que ce pouvait être Léon, d'après la description que le sauvage lui en avait faite.

Dans son empressement d'annoncer à Madame Blondeau une nouvelle aussi importante pour son bonheur et celui de ses filles, il avait été presque la prendre au lit pour la lui dire, sans songer qu'il ne savait rien de certain et ce que le sauvage lui avait conté pouvait aussi bien se rapporter à cent autres voyageurs qu'à son fils.

Mais telle était la légèreté de monsieur Mainfroy et sa confiance dans sa bonne fortune qui, disait-il, ne l'avait jamais trahi, qu'il ne serait convenu pour tout

au monde qu'il pouvait se tromper. La même confiance s'était emparée de madame Blondeau, et de ses deux filles, surtout de Louise, qui vivait dans l'attente depuis bien longtemps, et qu'un seul jour de retard de Léon devait séparer du monde pour la vie, s'était livrée aux plus vives espérances, et avait donné à ses ardents désirs la forme de la séduisante réalité. Virginie que Victor devait épouser bientôt, était presque aussi soucieuse que sa sœur de l'arrivée de Léon ; rien à la vérité ne s'opposait à son mariage.

Le terme fixé pour cet événement était arrivé, et une semaine ne devait pas s'écouler avant qu'il s'accomplît ; elle se reposait dans son bonheur, et Victor qu'elle voyait tous les jours, et qui, à la lettre, languissait d'amour s'était décidé depuis longtemps à se marier avec elle malgré les circonstances regrettables qui devaient accompagner ses noces.

Virginie pleurait souvent à la pensée de se séparer de sa sœur pour la vie, de sa sœur qu'elle chérissait à l'égal d'elle-même, dont l'espérance et le bonheur auraient complété tous ses rêves de femme, comme ils avaient contribué à embellir ses rêves de jeune fille.

Les deux sœurs aiment les deux frères ; depuis quand ni l'une ni l'autre ne le savait ; tous quatre avaient été élevés ensemble, pour ainsi dire, car madame Blondeau et madame Mainfroy étaient intimes amies, et leurs maris faisaient en société la traite dans les pays hauts.

Leurs enfants s'appelaient frères et sœurs dans les premières années, et aux jeux de l'enfance, à la camaraderie des premières années de la jeunesse, auraient succédé une liaison que Victor et Léon d'une part, de Virginie et Louise de l'autre avaient considérée comme devant être éternelle.

L'attachement, puis l'amour étaient venus se mettre de la partie, et par un hasard heureux, qui ne se rencontre pas toujours, l'inclination de chacun des deux frères l'avaient porté à s'attribuer celle des deux sœurs, dont l'âge lui convenait le mieux.

Da reste il eût été difficile de

donner préférence à l'une sur l'autre ; elles étaient toutes deux d'une beauté presque parfaite, blondes et fraîches comme des roses, avec de grands yeux bruns et une chevelure magnifique.

Leur éducation était aussi complète qu'on pouvait le désirer à cette époque en Canada, et leurs grâces naturelles s'embellissaient de tous les charmes qu'y ajoutent le talent de la musique et de la danse.

Aussi étaient-elles recherchées de toutes part, et les plus beaux cavaliers et les meilleurs partis du pays savaient courtiser leur beauté et leurs aimables dispositions.

Cependant les deux sœurs avaient dans leurs caractères des différences remarquables, qui pourtant n'étaient pas assez tranchées pour être aperçues par ceux qui ne les connaissaient pas aussi bien que par les deux frères qui les aimaient depuis l'enfance.

Et en effet l'amour que l'on représente avec un bandeau sur les yeux et plus craignant que les folies qu'il inspire souvent, ne le laissent supposer.

Les passions subites et véhémentes rendent leurs victimes aveugles, et l'amour, à première vue, qui n'est que l'éblouissement de l'instinct et du sentiment, par le reflet trop séduisant de l'objet admiré empêche de voir souvent les grands traits du caractère et plus souvent encore ces nuances délicates que l'étude du cœur peut seul faire connaître.

A suivre

La belle Saison

La belle saison s'annonce bien pour les excursions. Il y en a déjà trois de publiées dans une autre colonne :

LUNDI, 24 mai.—Promenade sur le fleuve jusqu'au Lac St-Pierre.

JEUDI, 27 mai—Première excursion à Sorel, par le vapeur "Trois Rivières." Départ à 1 30 h. p. m. ; retour à 10 p. m. Billets, 50 cts, aller et retour.

JEUDI, 27 mai — Excursion spéciale par le Pacifique à Ottawa. Billets bons pour partir par les trains de l'après-midi de mercredi, le 26, et tous les trains de jeudi, le 27 ; pour revenir par tous les trains jusqu'à vendredi, le 28, inclusivement. Passage (aller et retour) adultes, \$2.50 ; enfants, \$1.25.

Boulevard St-Lambert